

Lorsque la porte se referma derrière le Wujoom, Leër s'avachit sur sa chaise, les jambes tendues devant elle, les bras ballants, et s'autorisa un soupir de fatigue. Ses yeux brûlaient et elle avait envie de bâiller, mais l'heure n'était pas encore venue de se laisser aller. Dans quelques secondes, elle se lèverait et irait se poster au niveau de la fenêtre pour regarder Haeffum délivrer son jugement, rendre leurs sacs aux Oktaros et voir ces derniers rendre la route sud qui les mènerait jusqu'à leur Royaume. Les humains les accompagneraient, autant pour conserver l'illusion de leur affaire que pour recevoir leur paiement, et après cela, ce qu'il adviendrait de cette petite compagnie et des objets pour lesquels ils s'étaient associés n'auraient très certainement plus aucune importance pour aucun d'entre eux.

Une fois dans leur Royaume, et si Haeffum avait raison, les Oktaros iraient apporter ces étranges objets à celui ou celle qui les avait engagés.

Les humains repartiraient vers le nord et retourneraient vaquer à leurs occupations, quelles qu'elles puissent être, à Calemdis ou ailleurs.

Et le Matapi... Leër n'en avait aucune idée. Où irait-il? Sur ce point non plus, ses choix étaient maigres: les Oktaros n'apprécieraient pas qu'un Matapi vadrouille sans raison valable sur leur territoire. Il remonterait très certainement avec les humains depuis la frontière puis irait de village en village et de petit boulot en petit boulot pour assurer sa subsistance jusqu'à ce qu'une nouvelle opportunité suffisamment lucrative brise ce train-train. En dehors de leur Royaume, les Matapis mâles n'avaient pas beaucoup d'autres options.

La rumeur grandissante lui parvint depuis l'extérieur. Haeffum était en train de rendre son jugement. Elle se leva de sa chaise, ramena ses mains autour de ses hanches, fit craquer son bassin avec un petit soupir satisfait et se rendit jusqu'à la fenêtre devant laquelle le mage s'était posté, quelques minutes auparavant. Dehors, trois groupes s'étaient formés: un groupe, plus en retrait que les autres, était vraisemblablement constitué de celles et ceux que le tapage provoqué par l'altercation entre les cinq humains et le Matapi avait fait sortir et s'apprêtait, maintenant que le spectacle touchait à sa fin, à se dissoudre dans les ruelles; le deuxième, dont Leër ne parvenait à distinguer que la partie la plus excentrée, était visiblement composé des personnes que l'appel du feu, de la bière et de la discussion faisait vibrer. Dans une minute, peut-être moins, lorsque Haeffum aurait prononcé son dernier mot, la porte serait tirée avec force par le tavernier et un flot bruyant remplirait le lieu, mettant ainsi fin à la pantomime de calme que Leër ne pouvait s'empêcher d'apprécier. Le troisième et dernier groupe visible était celui constitué des humains et des Oktaros, facilement discernable grâce à l'imposante

carrure du Matapi. Jared Adas Dom avait déjà sur lui les trois sacs qui avaient été dérobés et en tendait un à un de ses semblables, une des femmes qui n'avait pas osé retirer entièrement l'étrange vêtement qu'ils portaient. Dans la tension de ses bras et l'ahurissement qui filtrait au travers de ses yeux, il était clair qu'elle ne s'était pas attendu à devoir servir de porteuse.

Quant aux cinq imbéciles qui étaient à l'origine du drame, ils étaient invisibles, comme si, maintenant que l'affaire était parvenue jusqu'à elle, ils avaient perdu leur utilité et avaient tout simplement cessé d'exister.

Cette simple idée fit naître un sourire sur le visage de Leër. Comme si ce qui s'était produit avait été prémédité... déterminé à l'avance... Il était clair que, dès qu'ils avaient compris que plus personne ne faisait plus attention à eux, ils s'étaient tout simplement évanouis dans la nature, ne serait-ce que pour éviter de recroiser le regard du Matapi.

Haeffum tendit la main, Jared Adas Dom la saisit, et ainsi l'affaire fut-elle conclue. L'instant d'après, la porte de la taverne s'ouvrit et le ventre immense du patron s'imposa. Leër se retourna, s'adossa au montant de la fenêtre et observa le flot humain se déverser. Les conversations allaient déjà bon train sur ce qui venait de se passer. Qui étaient ces Oktaros? Que contenaient ces sacs? Qu'est-ce que le mage de la Guilde et l'ambassadrice avaient bien pu se dire durant le temps qu'ils avaient passé, seuls, dans la taverne? Autant de questions sans réponses qui alimenteraient pendant des jours, voire des semaines, les futures conversations, qu'elles soient sobres ou non.

De retour derrière son comptoir, le tavernier disposait devant lui autant de pots de bière qu'il le pouvait. Les trente à quarante minutes durant lesquelles son commerce avait été placé en attente devaient être rattrapées. De l'autre côté du zinc, ses clients s'agglutinaient face à lui, saisissaient les pots à peine remplis tout en jetant à la sauvette les piécettes nécessaires avant de retrouver la place qui était la leur. D'un regard accompagné d'un geste, le patron signifia à Leër de s'approcher pour récupérer un verre. Elle délaissa sa place, se glissa entre les tables et les chaises, fendit la foule, tendit la main et saisit un des pots, mais la grosse main du tavernier la saisit au poignet et lui fit signe de se diriger à l'extrême droite du bar où se trouvait le même jeune garçon qui était allé quérir Kaerlo Saelveti.

«L'aubergiste m'a demandé de vous donner ceci» dit le garçon que le visage empourpré de gêne fit rire intérieurement Leër, tout en poussant en direction de Leër un pot de céramique brune dont le faîte était recouvert d'un morceau de tissu épais cerclé d'une cordelette et surmonté d'une cuillère de bois. «Il a dit que ça vous aiderait à continuer la soirée», puis il se

retourna et fonça en direction des cuisines pour y disparaître, laissant Leër seule, à moitié amusée et à moitié interloquée par ce don qui venait de lui être fait. Elle prit le pot, dénoua la cordelette et fut enrobée par une odeur de sucre qui la fit frémir. Le tavernier venait de lui offrir du miel.

Elle prit le pot à pleines mains et se dirigea vers l'alcôve où elle avait précédemment été placée puis, une fois assise, elle prit la cuillère, la plongea dans le liquide pâteux aux arômes de lavande et l'engouffra dans sa bouche. Le miel se répandit sur sa langue. Elle étira ses jambes devant elle, laissa tomber ses bras de part et d'autre de ses hanches et bascula la tête en arrière, savourant la volupté qui l'inondait, la chaleur qui montait depuis son estomac et qui se déversait dans ses membres, la quiétude.

L'ambassadrice avait disparu. La taverne avait disparu. La foule avait disparu. Il n'y avait plus que l'enfant Leër qu'elle ne pensait plus pouvoir être, nimbée par des souvenirs de tendresse que le miel avait ramenés à la vie, assise près du foyer de son enfance dans lequel les braises du soir crépitaient, avec la sensation du bois poli sous ses fesses, les bouquets d'odeurs qui provenaient des herbes aromatiques qui pendaient depuis les poutres, et la présence lointaine de son père qui les laissaient discuter seule à seule, sa mère et elle, lorsqu'elle avait, d'une manière ou d'une autre, attiré sur elle le courroux maternel, et pendant un instant, la nostalgie de ces moments la saisit tout entière. Qu'aurait été sa vie sans cette nuit qui avait tout brisé autour d'elle? Aurait-elle tout de même quitté la quiétude du village et la fraîcheur parentale si elle n'avait pas eu lieu? Aurait-elle pu supporter ces longs mois d'études en solitaire si elle avait su que, quelque part, sa mère et son père auraient été là pour lui apporter la douceur qui lui avait fait tant défaut?

«Tu n'en sais rien» marmonna-t-elle pour elle-même tout en retirant la cuillère de sa bouche pour la replonger dans le miel. «Tu n'en sais rien et tu ne le sauras jamais», et tout en se disant cela, elle tournait la cuillère dans le pot, la soulevait à plusieurs dizaines de centimètres pour admirer la ligne souple et dorée qui s'en écoulait avant d'y passer son index gauche sur son trajet afin d'en récolter un soupçon qu'elle s'empressait d'avalier. Sa mère lui avait reproché cette attitude, et elle elle sentait qu'il en était de même pour quelques clients rabat-joie qui la regardaient d'un oeil inquisiteur, mais elle s'en moquait. Que pouvait bien leur importer qu'elle n'agisse pas constamment comme l'exigeait l'étiquette? Son statut d'ambassadrice impliquait-il qu'elle n'avait pas le droit de se détendre lorsqu'elle se trouvait en public? Dans un éclair de lucidité, elle tourna la tête et fouilla la salle afin de vérifier sur les deux petites filles et leurs

accompagnatrices étaient toujours dans la salle. Il commençait à se faire tard, aussi était-il possible que la mère des fillettes ait considéré plus sage d'écourter la soirée et de rentrer dans son logis, mais il ne fallut à Leër que quelques secondes pour les retrouver toutes les six, attablées exactement là où étaient auparavant, chacune avec un verre devant elle, attendant patiemment que Leër reprenne son récit. Sous son regard, Manelle lui sourit, attira l'attention de sa soeur et lui firent des signes de la main, auxquels Leër répondit en levant très haut la cuillère pour l'engouffrer d'un coup dans sa bouche tout en gonflant ses joues, ce qui ne manqua pas de faire naître un rire franc et léger chez les soeurs. Là se trouvait la vérité, se dit Leër, dans l'attitude pure et directe des enfants que les contrariétés de la vie d'adulte n'ont pas encore ternies. Qu'importait ce que pensaient ces grincheux acariâtres. S'ils n'étaient pas contents, rien ne les empêchaient de quitter la taverne. Mais leur curiosité les clouait ici. Ils étaient contraints de supporter son attitude.

Cependant, Leër savait qu'elle ne pouvait continuer encore longtemps le manège auquel elle s'adonnait. Autour d'elle, de plus en plus de regards convergeaient dans sa direction. Ce n'était que logique. *L'affaire des sacs*, comme elle pouvait déjà l'entendre être appelée, ne pouvait retenir très longtemps l'attention des personnes rassemblées ici. C'était une histoire qui était partagée par tout le monde ici, et à cause de cela, elle n'avait aucun intérêt. Eussent-ils même su ce dont Haeffum et elle avaient discuté au sujet des objets contenus dans les sacs que leur attitude aurait été la même. Le problème de cette histoire n'était pas dans son thème, ni dans ses personnages, ni dans ses ramifications potentielles, mais dans le simple fait que tous, ici, l'avait *vécue*; elle s'était déroulée devant leurs yeux, et par ce simple fait, elle avait irrémédiablement acquis le caractère de la *banalité*, alors que son histoire à elle, l'histoire d'Odia, bien qu'elle fût connue par tous, n'en demeurait pas moins absolument extérieure à leur existence et par ce seul fait, elle possédait une valeur bien supérieure à tout ce que leur existence avait pu abriter. C'est pour cela qu'elle avait pu sans crainte se lancer dans une introduction aussi étoffée: le sujet de l'histoire était aussi important que son contenu, si ce n'est plus.

Toutefois, l'heure n'était plus aux palabres et aux descriptions baroques. Si elle voulait pouvoir mener à bien toute l'histoire et transmettre les idées qui étaient au coeur de toute son entreprise, elle n'avait pas le choix que de plonger dès à présent dans le coeur du récit. Elle retira la cuillère de sa bouche, la plaça sur le dessus du pot qu'elle laissa ouvert, sachant pertinemment que peu de temps passerait avant que le désir de reprendre du miel ne se fasse, puis elle se glissa jusqu'au bord du banc, sortit les genoux de dessous la table et se leva.

Immédiatement, le silence se fit.

Tous savaient que le moment de reprendre le récit était venu.